



Archéologie de l'esclavage colonial

Dossier pédagogique



Sommaire

Ce dossier a été élaboré par la **Fondation pour la mémoire de l'esclavage** en novembre 2020, en **partenariat avec l'Inrap**. Il est destiné à l'accompagnement pédagogique de **l'Archéocapsule** « Archéologie de l'esclavage colonial » une exposition-dossier conçue et produite par l'Inrap.

1. Tous aux abris — La capture

Piste pédagogique : qui capturait et vendait les esclaves ?

2. La route de la fortune — La déportation

Piste pédagogique : la violence à bord du navire négrier

3. Sucre amer — L'habitation

Piste pédagogique : comment était organisée une plantation ?

Piste pédagogique : comment étaient traités les esclaves dans une plantation ?

4. Un quotidien discret — La vie quotidienne des esclaves

Piste pédagogique : maloya et gwoka, des expressions artistiques issues de l'esclavage colonial

5. Un cimetière d'esclaves — Quand les morts nous racontent la vie d'esclave

Piste pédagogique : comment étaient représentés les esclaves au travail ?

6. Le secret de la montagne — Le marronnage

Piste pédagogique : la mémoire vivante du marronnage à La Réunion

7. Un quai peut en cacher un autre / 8. Les esclaves de New York — La mémoire enfouie de l'esclavage

Piste pédagogique : comment l'archéologie révèle un passé occulté ?

Deux dossiers sont proposés en complément :

Archéologie de l'esclavage colonial – Repères scientifiques : des éléments de mises au point scientifiques sur l'archéologie de l'esclavage et les traites négrières.

Archéologie de l'esclavage colonial – Activités pour les élèves : des fiches d'activité photocopiables en lien avec les thèmes de l'exposition-dossier pour faire travailler les élèves individuellement, en groupe ou en classe entière.

1. Tous aux abris — La capture

La traite esclavagiste existait bien avant le XVI^e siècle et l'esclavage colonial, même si on connaît encore peu les traites « intérieures » à l'Afrique. L'arrivée des acheteurs européens à partir du XVII^e siècle a fortement stimulé la demande de captifs destinés à être vendus comme esclaves en Amérique et aux Caraïbes, puis dans l'océan Indien. Ce commerce humain est encadré par les nombreux traités signés entre certains rois et chefs locaux, et les divers représentants des puissances européennes.

Comment et par qui les Africains étaient-ils capturés ?

Diverses méthodes – mobilisant divers acteurs – ont été employées pour fournir des Africains :

- une population indésirable a pu être livrée : condamnés pour crimes divers, prisonniers pour dette, femmes adultères etc. ;
- des razzias (incursion armée rapide en territoire étranger, dans le but de prendre un butin) étaient fréquemment organisées par des chefs locaux ;
- la guerre était un autre moyen efficace pour se procurer des captifs : au XVIII^e siècle, quand la traite est la plus développée, les royaumes africains de la côte sont en état de guerre quasi permanente.

Quelle que soit la méthode de capture, les prisonniers étaient acheminés jusqu'aux côtes où ils étaient vendus aux Européens par des commerçants autochtones, qui servaient donc d'intermédiaires.

Quelles informations nous apporte le site archéologique du mont Kasigau au Kenya ?

Les montagnes ont souvent dans l'histoire une fonction de refuge, offrant tant par leurs anfractuosités (qui permettent de se cacher) que par leur altitude (permettant d'observer) des caractéristiques propices à cette fonction. Au sud du Kenya, sur le mont Kasigau, les vestiges d'une trentaine d'abris naturels fortifiés ont été mis au jour par un archéologue américain. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, ces abris ont servi de refuges temporaires à ceux qui fuyaient les razzias de la traite négrière sur la côte occidentale. Ici l'archéologie permet donc de confirmer l'existence de la traite intra-africaine, la régularité des razzias, et la résistance des populations qui organisent des abris durables et regroupés lorsque leur parvient l'information de possibles raids de marchands d'esclaves.

Comment s'effectuait la vente des captifs aux Européens ?

Les conditions de la traite différaient selon les besoins et les usages des interlocuteurs africains (armes, alcools, tissus etc.) mais partout existait un protocole établi pour entamer, réaliser et clore la traite (discussions, cadeaux, accord du roi ou chef local), qui immobilisait le navire négrier entre deux et six mois sur les côtes de l'Afrique de l'Ouest. Du fait de l'importante quantité d'esclaves achetés, il fallait du temps pour constituer la cargaison.

Les échanges se faisaient sur le littoral soit à terre (le plus simple), soit sur le bateau.

Les prix des captifs ont évolué au cours des quatre siècles de la traite négrière occidentale en fonction de l'offre et de la demande : avant la vente était fixée la valeur de l'unité fictive de compte portant des noms différents selon les lieux (barre, once etc.) et sa valeur en esclaves.

La traite pouvait commencer une fois les cadeaux remis au chef local et l'unité de compte fixée. Selon *Éric Saugera*¹, « en 1790, une « négresse » pouvait équivaloir à 65 barres soit sept pièces de tissus, trois fusils, cinq barils de poudre, cinq barres de fer, huit chapeaux et bonnets, des perles, quatre cadenas et deux couteaux ».

La déshumanisation des captifs est complète à la fin de la transaction, lorsqu'après avoir subi l'humiliation de la visite médicale, ils sont dans certaines colonies marqués au fer rouge (aux initiales de la compagnie ou de l'acheteur), opération qui achève de les transmuter en « biens meubles » aux yeux des acheteurs (et futurs vendeurs).

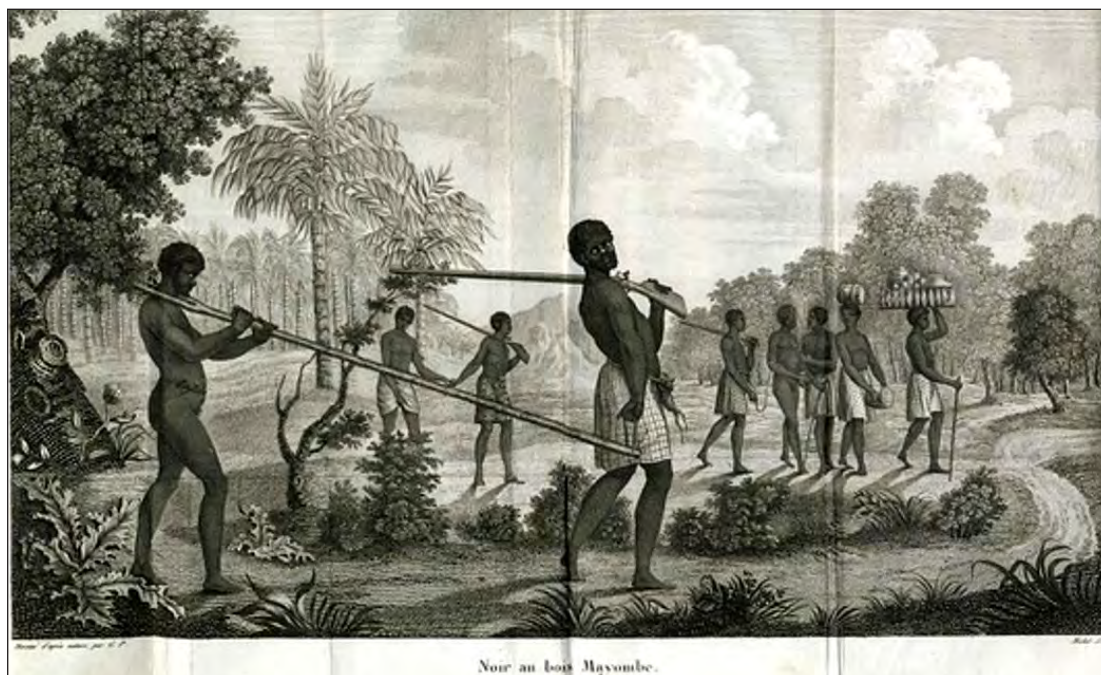
¹ *Éric Saugera, La traite des noirs en 30 questions, Geste éditions, Paris, 2003*

Piste pédagogique : qui capturait et vendait les esclaves ?

Document 1 : « Noir au bois Mayombe »

Gravure extraite de
L. Degrandpré *Voyage à la
côte occidentale d'Afrique*,
An IX-1800/1801, Paris,
2 vol., Tome 1, page 98.

© Centre des Archives d'Ouïre-Mer



- > Faire identifier le document (nature, date, auteur, contexte)
- > Expliciter le titre (Mayombe, cf. ci-dessous)
- > Identifier les marchands et les captifs : quels éléments les distinguent ?
 - marchands noirs : pagens / fusils / marchandises
 - esclaves nus (sauf la femme, pudeur du dessinateur ?)
- > Identifier et caractériser les différentes méthodes de captivité
 - premier plan : homme entravé par un bois fourchu, le **mayombe**, que peut tirer son gardien en cas d'agitation (homme qui résiste ?)
 - second plan : femme tenue par la main (femme plus docile ?), homme tenu par une ficelle
- > Observer la nature et les corps idéalisés / réalité rude de la traite
 - paysage pastoral, doux, chemin bien tracé, arbres bien espacés, bosquets alignés : un paysage aménagé et harmonieux
 - hormis le mayombe, pas de trace ou de suggestion de violence dans ce commerce
 - image synthétique qui montre les marchandises reçues et les captifs en même temps

Cette image est disponible en ligne sur le site de [L'histoire par l'image](#)

Document 2 : la capture racontée par un ancien esclave

« Je dois cependant avouer, à la honte de mes compatriotes, que quelques-uns d'eux m'ont enlevé et trahi les premiers, qu'ils ont été les premières causes de mon esclavage et de mon exil ; mais, s'il n'y avait pas eu d'acheteurs, il n'y aurait pas eu de vendeurs ! Autant que je puis m'en souvenir, les Africains de ma contrée (région) gardent pour esclaves les prisonniers faits à la guerre ou les créanciers insolubles (les personnes qui ne peuvent pas payer leur dette). Mais les esclaves sont bien nourris, bien soignés et bien traités, ils sont seulement habillés autrement que les hommes libres. »

Ottobach Cuguano, *Réflexions sur la traite et l'esclavage des Nègres*, Londres, 1787.

Le texte dont provient cet extrait constitue l'un des premiers écrits abolitionnistes rédigés par un ancien esclave. L'auteur est né en 1757 à Ajimako, sur le territoire de l'actuel Ghana. Après avoir été razzé par des trafiquants d'esclaves vers l'âge de douze ans, il fut déporté à la Grenade et réduit en esclavage dans une plantation, puis racheté et emmené en Angleterre.

Rebaptisé John Stuart, il entra alors au service d'un couple londonien, le peintre Richard Cosway et sa femme Maria, musicienne et compositrice, auxquels il doit son affranchissement.

- > Faire identifier le document (un document source, témoignage).
- > Extraire des informations du document
 - Qui a enlevé Ottobach ?
 - Quelles sont les deux causes de son esclavage selon lui ?
 - Quels sont les deux types de personnes capturées pour être vendues ?
 - Comment sont traités les esclaves dans sa contrée selon lui ?
- > Mettre en relation ce texte avec le document précédent et comparer les deux visions de la capture.
- > À partir des documents et de celui de l'exposition, préparer un texte pour raconter en classe la capture d'un esclave.

2. La route de la fortune — La déportation

Surnommé le passage du milieu en référence à la partie centrale du trajet effectué par le navire négrier dans le cadre de la traite dite triangulaire, « le passage noir » est aussi évoqué, renvoyant aux difficultés et à la forte mortalité (de 10 à 20 % chez les prisonniers comme dans l'équipage) d'autant plus que la traversée était longue : entre 1 et 3 mois selon le lieu de départ et de destination, elle était tributaire également des conditions de navigation.

Quelles étaient les conditions de traversée ?

L'entassement

Les captifs étaient entassés dans les « parcs à esclaves », aménagés par le charpentier dans l'entrepont vidé de ses marchandises de traite, qui ne bénéficiait quasiment pas d'ouverture. Les femmes étaient séparées des hommes. Enferrés deux par deux nus sur les planches, imbriqués tête-bêche ou regroupés en position assise avec les genoux sous le menton, les captifs ne pouvaient se tenir debout ni se mouvoir dans un espace calculé pour contenir trois à quatre individus par mètre carré.

La peur

Toutes les sources concordent : les Africains imaginaient qu'ils étaient destinés à être mangés par les Européens. Refuser de s'alimenter, sauter par-dessus bord ou se révolter furent autant de moyens de résistance désespérée d'échapper à ce sort.

Un quotidien très difficile

Cette « cargaison humaine » était entretenue : quand les conditions météorologiques le permettaient, ils sortaient quotidiennement sur le pont supérieur; leurs fers étaient vérifiés puis ils étaient aspergés d'eau de mer. Deux fois par semaine leur peau était enduite d'huile de palme pour apaiser les brûlures causées par le frottement de la peau nue contre le bois du navire. Environ tous les quinze jours, le chirurgien leur faisait couper les ongles et raser toutes les

parties du corps. Ils pouvaient également être employés à bord dans diverses tâches. Deux repas (gamelles de bouillie à base de légumes secs, de riz, de bananes et de manioc) leur étaient servis par jour. L'eau douce ne restait pas longtemps potable et était le plus souvent rationnée. En cas de mauvais temps, les conditions de la traversée devenaient effroyables, les captifs croupissant dans un espace confiné infesté par leurs déjections, favorisant la propagation de maladies.

Que nous apprend la fouille de l'épave du *Marie Henrietta* ?

Sur les 38 500 expéditions négrières réalisées, on estime que plus de 2 000 se sont achevées par un naufrage. Très peu d'épaves ont pu être scientifiquement fouillées. C'est le cas du *Marie Henrietta*, un navire négrier anglais coulé au large de la Floride en 1700 sur le chemin du retour vers l'Europe ; il a bénéficié d'un minimum d'observations de la part d'un archéologue dans les années 1980. Parmi les objets mis au jour se trouvaient des étains anglais et des perles, destinés au troc, des fers d'esclaves et des chaudrons en cuivre, dans lesquels était cuisinée la nourriture des déportés durant la traversée, ainsi que des défenses d'éléphant et du bois destinés à être revendus en Europe.

Comment étaient vendus les esclaves à l'arrivée ?

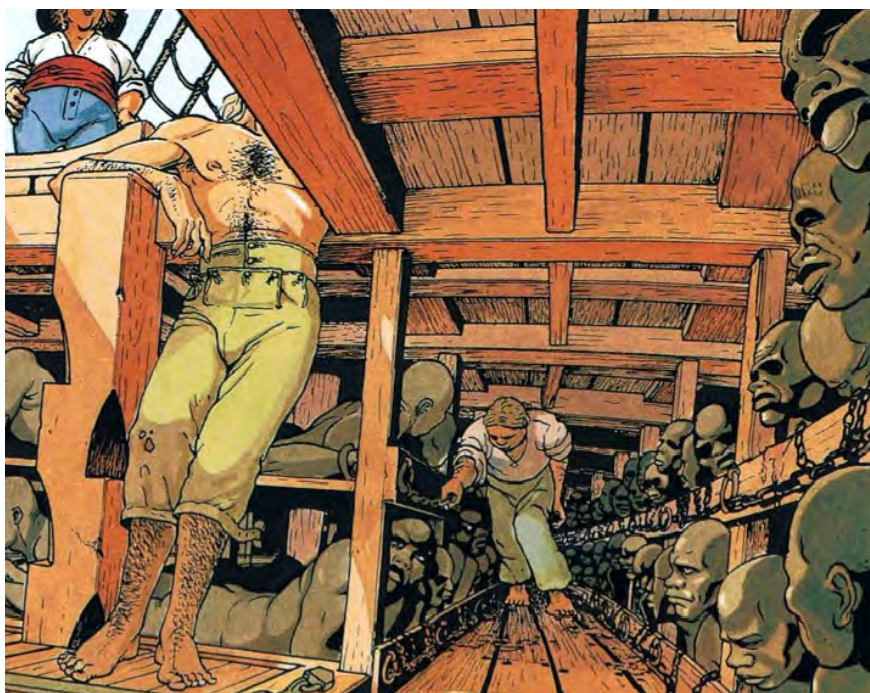
Après une période de quarantaine au large, les Africains débarqués étaient soumis à une opération de « rafraichissement » (lavés, rasés, enduits d'huile de palme, mieux nourris) voire de maquillage pour les prisonniers les plus « abîmés ». La vente était annoncée par des affiches, des criées, par voie de presse ou encore par l'envoi de coursiers dans les plantations, précisant où et quand, qui et combien.

La vente avait lieu sur le pont du navire ou le plus souvent sur une place publique. Les acheteurs potentiels pouvaient examiner les captifs qui devaient monter sur une estrade ou un tonneau. Ils étaient souvent vendus par « lots » de quatre à dix individus comprenant femme, enfant, adulte âgé et homme jeune (« pièce d'Inde »). Le prix dépendait de l'âge (un esclave de plus de 35 ans était vieux), de l'aspect physique et des conditions du marché de la main-d'œuvre servile. L'acheteur s'acquittait de son dû essentiellement avec des denrées locales destinées au marché européen (sucre, tabac, café, indigo, ou coton etc.).

Piste pédagogique : la violence à bord du navire négrier.

Document 1 : Les conditions de vie à bord du navire négrier

François Bourgeon,
Les Passagers du vent, tome
4 « L'heure du serpent »,
Casterman, 1994 (1^{re} édition).



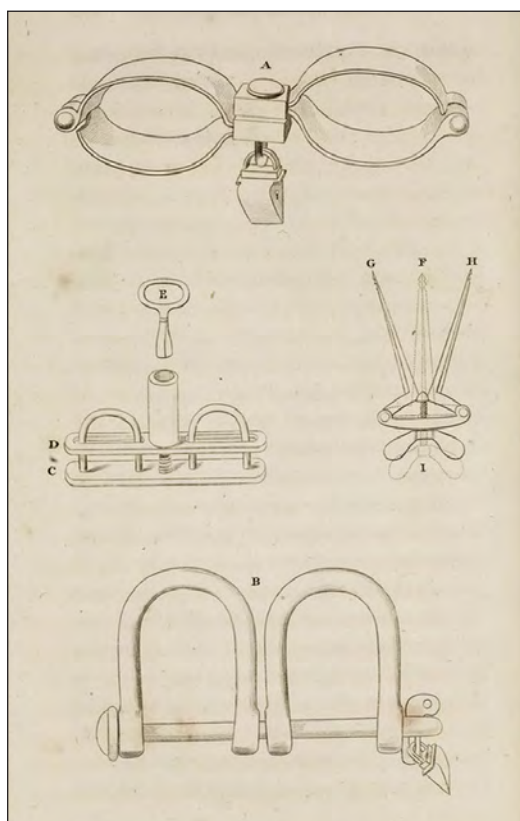
© Editions Delcourt, 2014.

- > Faire identifier le document
- > Que nous apprend ce document sur les conditions de détention des captifs durant la traversée ?
 - hommes séparés des femmes
 - captifs nus, rasés, enchaînés / matelots habillés, chevelus, libres de circuler
 - espace aménagé pour cette « cargaison humaine » par le charpentier, avec double rangées pour augmenter la capacité de transport
 - exigüité de l'espace : le matelot ne peut se tenir debout
 - condition des matelots : pieds nus, torse nu, vêtements usés etc. Il faut souligner la précarité de la condition de marin
- > Quels choix graphiques sont faits par l'auteur pour rendre l'inhumanité de la condition des captifs ?
 - vue de l'intérieur, à hauteur d'esclave, permet d'appréhender la profondeur (perspective) donc l'entassement (faire estimer le nombre de captifs visibles dans cet espace et faire déduire par la symétrie le nombre de captifs que l'on ne voit pas) et nous plonge au cœur de cet espace étouffant (le visage coupé au premier plan inclut le spectateur au cœur de la cale)
 - traitement des visages cadavériques (maigreur, orbites creuses noires) ; visages résignés, inexpressifs : ce sont des morts en sursis etc.

Document 2 : les instruments de la violence

« Document sans titre (chaines de fer) », in Thomas Clarkson, *The History of the Rise, Progress, and Accomplishment of the Abolition of the African Slave-Trade by the British parliament* (London, 1808), vol. 1, between pp. 374-75. Special Collections Department, University of Virginia Library.

—
[Slavery Images: A Visual Record of the African Slave Trade and Slave Life in the Early African Diaspora](#)



A. Menottes pour les poignets, utilisées en cas de rébellion.

B. Fers pour les chevilles, pour fixer et empêcher les esclaves de se déplacer, utilisés en cas de rébellion.

C. D. «Poucettes» : les pouces sont placés dans les deux trous ; ensuite la vis du dessus (E) est tournée jusqu'à écrasement des pouces. Cet instrument de torture est utilisé pour punir les esclaves.

F.G.H. *Speculum oris* : instrument pour ouvrir de force la bouche des esclaves afin de les forcer à s'alimenter, en cas de refus (le refus de s'alimenter est une modalité de résistance des captifs à leur sort).

« Chat à neuf queues (Cat o' Nine Tails) », XIX^e siècle, USS Constitution Museum Collection.

—
<https://ussconstitutionmuseum.org/collection-items/cat-o-nine-tails/>

© USS Constitution Museum Collection



« **Chat à neuf queues** » : fouet avec des nœuds au bout pour faire circuler les esclaves sur le bateau, ou les punir, mais utilisé avant tout sur les matelots, qui subissent aussi la violence à bord du navire négrier.

3. Sucre amer — L'habitation

Du milieu du XVII^e siècle jusqu'en 1848, « l'habitation » fut l'unité productive de base des colonies antillaises. L'introduction de la culture de la canne à sucre entraîna la constitution de grands domaines : les « habitations-sucreries », unités économiques préindustrielles comprenant la terre, les esclaves, le bétail et les bâtiments de logement et de production. Sous la direction du maître, elles réunissaient la production agricole et la transformation de la canne à sucre.

L'habitation, un espace sous contrôle

L'organisation de l'espace de l'habitation répondait à un double enjeu de rationalité économique et de contrôle des esclaves, le second étant garant du premier, dans un contexte où les esclaves étaient beaucoup plus nombreux que les maîtres : à la fin du XVIII^e siècle, les habitations sucrières martiniquaises et guadeloupéennes comptaient en moyenne 110 à 120 esclaves, quand celles de Saint-Domingue exploitaient environ 180 esclaves. Aussi la terreur était-elle à la base du système et en garantissait le maintien : le travail servile était inséparable de la violence et des sévices, dont les instruments majeurs étaient le fouet et la punition administrée publiquement. Au pouvoir économique du planteur s'ajoutait donc son pouvoir sur la main d'œuvre dont il était le propriétaire et sur laquelle il régnait en tyran. Cette domination trouvait sa traduction spatiale dans l'organisation même de l'habitation : la maison du maître se situait à l'écart, dans une situation stratégique permettant de surveiller l'ensemble de l'habitation, et exposée au vent à cause des odeurs de la sucrerie et de la crainte « des miasmes » du quartier servile. Cependant, cette organisation spatiale peut varier en fonction de la taille de l'exploitation et du nombre d'esclaves, et selon sa nature (habitations caféières, indigotières, vivrières...). Avec le temps, et l'essor d'une population libre issue de parents esclaves, apparaissent aux marges de l'habitation des « cases » isolées ou de petits hameaux.

L'organisation du travail servile

Les esclaves étaient répartis en trois groupes dont la proportion variait selon les plantations.

Les « nègres de jardin » (70 à 80%) travaillaient dans les champs et dans la sucrerie et formaient la masse servile la plus maltraitée et la plus strictement encadrée. La longue journée de travail était rythmée par le claquement du fouet sous la surveillance du commandeur. Lors de la récolte (de janvier à juillet), les esclaves travaillaient aux champs, au moulin (où l'épuisement causait de nombreux accidents) et à la sucrerie.

Les ouvriers ou « nègres à talents » (10 à 20%) étaient des esclaves qualifiés (maçons, forgerons, tonneliers, charpentiers etc.). Ils avaient des journées longues et pénibles mais ils étaient mieux nourris, mieux logés et mieux vêtus que les autres esclaves. Parmi eux se trouvaient les cadres.

Les domestiques (5 à 10 %) formaient le personnel au service du maître. Certains domestiques avaient une spécialisation (tailleurs, couturières, cuisiniers, blanchisseuses etc.), alors que d'autres étaient des gens de service non spécialisés (servantes, domestiques). Nombre de ces domestiques étaient des « sang-mêlés ». La vie des domestiques était très contraignante : les servantes et les nourrices dormaient dans un coin de la chambre et devaient à toute heure répondre aux caprices de leurs maîtres.

Quel que soit leur travail, les esclaves étaient tous considérés comme inférieurs et soumis à l'arbitraire du maître, qui avait sur eux droit de vie ou de mort.

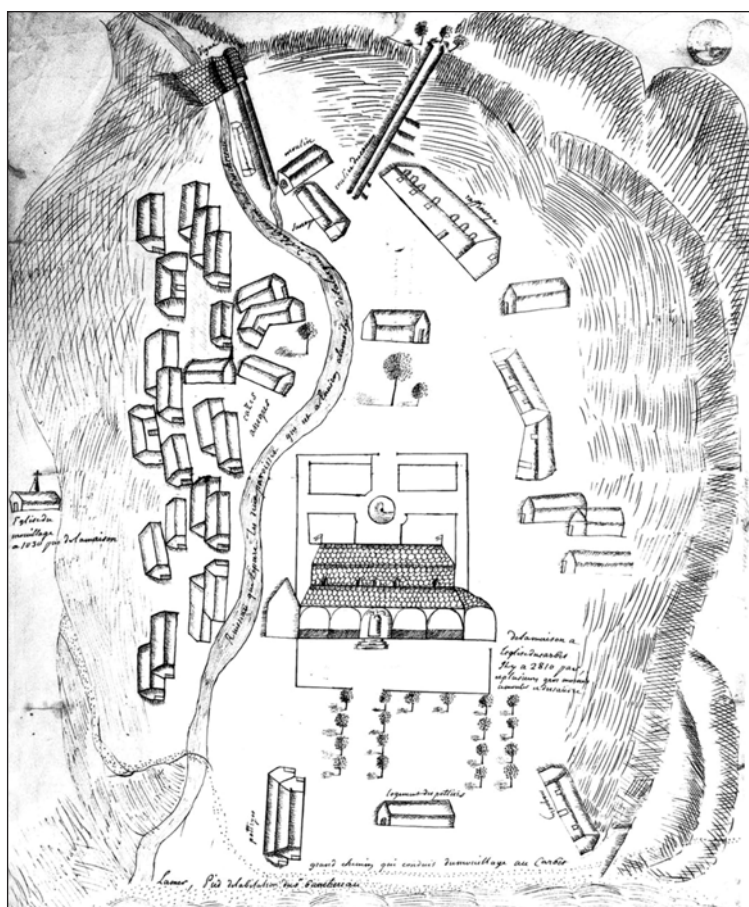
Que nous apprend le site de l'habitation sucrerie de l'Anse Bertrand en Guadeloupe ?

La commune d'Anse-Bertrand a été colonisée dans les années 1730. L'habitation sucrerie « Saint Jacques » se met en place dans le milieu du XVIII^e siècle et 50 ans plus tard, il s'agit de la sucrerie la plus importante de la commune. Des fondations de murs maçonnés dévoilent des bâtiments rectangulaires souvent organisés en rangées, très certainement à vocation industrielle (production de sucre). L'habitation est équipée d'un moulin à bêtes entouré de bâtiments industriels et de trois rangées de « cases à nègres » dont ne restent que les trous de poteau, l'élévation de ces petits édifices réalisés en matière périssable (bois, torchis) ayant disparu. Le mobilier métallique mis au jour correspond surtout à des outils (haches, houes, sabres, etc.) servant à la culture de la canne, à l'exploitation du bois et à l'extraction de matériaux de construction. Enfin, plusieurs dépotoirs renfermant des restes de faunes consommées, des poteries brisées, etc. ont livré de nombreuses informations sur la vie de l'habitation.

Piste pédagogique : comment était organisée une habitation (plantation) ?

Plan de l'habitation du Sieur Banchereau à L'Anse Latouche, Martinique (1726).

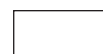
1726, Archives nationales d'outre-mer, extrait de l'atlas Moreau de Saint-Méry, cote FR ANOM CP F3 288/37.



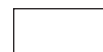
Légende



Maison du maître



Cases des esclaves



Champs



Bâtimens industriels



Cours d'eau

Travail d'initiation au croquis géographique

- > Faire identifier le document (source) et sa nature précise (introduire le vocabulaire plan/schéma/carte/croquis).
- > Expliquer/ raconter l'organisation de l'habitation : décrire la position et la taille de la maison du maître, repérer les jardins d'agrément et le bassin devant la maison, la séparation entre les espaces, la présence d'un bâtiment religieux, le rôle du cours d'eau dans le fonctionnement des bâtiments industriels de transformation de la canne à sucre.
- > Réaliser la légende en choisissant les couleurs avec les élèves puis colorier le plan.
- > Donner un titre.
- > On peut en complément comparer avec une représentation iconographique pour confronter les types de représentation, tel ce tableau de Frans Post (musée du Louvre) [«Un moulin à sucre tourné par une petite rivière»](#), peint vers 1650 – 1655.

Document 1 : le traitement des esclaves rapporté par Bernardin de Saint-Pierre

«Voici comment on les traite. Au point du jour, trois coups de fouet sont le signal qui les appelle à l'ouvrage. Chacun se rend avec sa pioche dans les plantations, où ils travaillent, presque nus, à l'ardeur du soleil. On leur donne pour nourriture du maïs broyé, cuit à l'eau, ou des pains de manioc ; pour habit, un morceau de toile. À la moindre négligence, on les attache, par les pieds et par les mains, sur une échelle ; le commandeur, armé d'un fouet de poste, leur donne sur le derrière nu cinquante, cent, et jusqu'à deux cents coups. Chaque coup enlève une portion de la peau. Ensuite on détache le misérable tout sanglant ; on lui met au cou un collier de fer à trois pointes, et on le ramène au travail. Il y en a qui sont plus d'un mois avant d'être en état de s'asseoir. Les femmes sont punies de la même manière. Le soir, de retour dans leurs cases, on les fait prier Dieu pour la prospérité de leurs maîtres.»

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, « Lettre sur les Noirs », Voyage à l'Île de France, 1773.

Bernardin de Saint-Pierre est un ingénieur et auteur français du XVIII^e siècle qui a beaucoup voyagé et relaté ses voyages dans son œuvre. La «Lettre sur les Noirs» est un texte bref de neuf pages dans lequel il présente la population servile de l'île de France (île Maurice) composée d'Indiens Malabares de Pondichéry et d'insulaires de Madagascar, ainsi que les conditions de vie des esclaves sur place, qu'il dénonce.

- > Identifier le document (source, l'auteur a fait le voyage)
- > Extraire des informations du document :
 - Qu'apprend-on sur la vie des esclaves au quotidien (vêtements, nourriture, logement etc.) ?
 - Qu'apprend-on sur le travail des esclaves ?
 - Qu'apprend-on sur la violence subie par les esclaves ?
 - Quelle est la position de l'auteur sur la façon dont sont traités les personnes mises en esclavage ?
- > On peut compléter cette approche par un l'étude d'un texte de fiction du même auteur, pour comparer les approches. Le dossier sur Paul et Virginie en ligne sur le site [gallica.bnf](http://gallica.bnf.fr) comprend un passage et une image sur la dénonciation de l'esclavage («L'esclave fugitive et son maître»).

Document 2 : le fouet selon Victor Schoelcher

«Le fouet est une partie intégrante du régime colonial ; le fouet en est l'agent principal ; le fouet en est l'âme ; le fouet est la cloche des habitations, il annonce le moment du réveil et celui de la retraite ; il marque l'heure de la tâche ; le fouet encore marque l'heure du repos ; et c'est au son du fouet qui punit les coupables, qu'on rassemble soir et matin le peuple d'une habitation pour la prière ; le jour de sa mort est le seul où le nègre goûte l'oubli de la vie sans le réveil du fouet. Le fouet en un mot est l'expression du travail aux Antilles. Si l'on voulait symboliser les colonies telles qu'elles le sont encore, il faudrait mettre en faisceau une canne à sucre avec un fouet de commandeur.»

Victor Schœlcher, Des colonies françaises Abolition immédiate de l'esclavage, Paris, 1842, p. 84.

Outre sa fonction documentaire, l'étude de ce texte permet d'introduire la figure de Victor Schoelcher.

4. Un quotidien discret — La vie quotidienne des esclaves

« Sans les travailleurs asservis il aurait été impossible d'exploiter les habitations, et pourtant, la vie quotidienne de ces travailleurs est quasi entièrement absente de l'histoire écrite de cette période. » (K.G. Kelly).
Aussi l'archéologie contribue-t-elle de façon décisive à documenter ces vies et à rendre leur humanité à ces « personnes sans histoire » en étudiant les traces matérielles de leurs vies enfouies dans le sol.

Comment les nouveaux esclaves s'intégraient-ils dans le monde de l'habitation ?

Après les traumatismes de la déportation, la période d'adaptation à la vie dans les plantations était difficile et la mortalité particulièrement élevée chez les *bossales* (esclaves nés en Afrique) affaiblis par les longs mois de captivité et de traversée, traduisant l'état déplorable de la condition sanitaire des esclaves. Les nouveaux venus n'étaient pas immédiatement intégrés aux anciens dont la moitié étaient nés sur place (les créoles) et étaient logés à part pendant plusieurs mois. Ces personnes brutalement transplantées et asservies perdaient leurs repères sociaux et devaient « s'acclimater » à un système oppressif dont elles ne connaissaient pas les règles. Aussi un parrain désigné par le maître était-il chargé de ce rude apprentissage. C'est durant cette période d'adaptation qu'ils apprenaient également le créole, langue de communication entre le colon et l'esclave ainsi qu'entre les esclaves.

Quelles étaient leurs conditions de vie ?

Les esclaves logeaient dans les « cases à nègres », rudimentaires et fragiles, en planches, torchis et toit de paille ou de palme, disposées sur une ou plusieurs rangées, donnant l'aspect d'un village, souvent situé sous le vent de la maison du maître :

- près de la maison du maître ou « Grand Case » se trouvaient les cases des domestiques et « nègres à talents » (ouvriers qualifiés) ;
- près de la case du « commandeur » (celui qui dirigeait les esclaves) étaient alignées les cases des « nègres » dits « de culture » ou « de jardin » qui constituaient « l'atelier ».

Ils étaient globalement insuffisamment nourris, et assez invariablement de féculents (ignames, manioc, bananes, patates etc.), ordinaire un peu amélioré de fruits et légumes qu'ils étaient autorisés à cultiver hors de leurs heures de travail dans leurs « jardins », lopins de terre qui leur étaient alloués. La très grande majorité des esclaves étaient officiellement célibataires, car il fallait l'accord des maîtres pour se marier. Pour autant, des familles se constituaient et étaient reconnues comme telles au sein du groupe servile, le plus souvent matrifocal.

Quelles résistances à la condition d'esclave ?

Dans un système répressif où régnait la terreur de la punition mortelle, résister au quotidien signifiait s'adapter à la diversité des situations pour améliorer sa condition matérielle et morale, et ainsi conserver son humanité. La participation aux charivaris et carnivals (traditions importées d'Europe) étaient l'occasion ponctuelle de transgresser l'ordre social. Les dimanches et jours de fête étaient l'occasion de se rassembler pour danser, chanter, faire de la musique. Les survivances des pratiques culturelles venues d'Afrique sont multiples : l'arrivée régulière de *bossales* issus de la traite perpétua les traditions africaines par la transmission aux esclaves créoles des éléments de leur culture : contes, récits sur l'Afrique, croyances etc. La fabrication d'objets en témoigne également : une production personnelle côtoyait la masse des céramiques que les esclaves fabriquaient pour la production du sucre.

Que nous apprend la marmite en terre cuite trouvée à Saint-Claude (Guadeloupe) ?

L'habitation Beausoleil est l'une des plus importantes propriétés sucrières de Guadeloupe dont l'origine remonte au XVIII^e siècle. La fouille a révélé de multiples vestiges et du mobilier, dont cette marmite : rarement mentionné dans les archives, ce type de céramique culinaire – que l'on appelle *coco neg* aujourd'hui en Martinique – était certainement fabriqué par les esclaves pour leur propre usage, selon des savoir-faire traditionnels africains. Cet exemple d'artisanat permet de toucher du doigt l'humanité de ces personnes mises en esclavage et d'appréhender une des stratégies employées afin de surmonter les insupportables conditions de l'esclavage.

Piste pédagogique : maloya et gwoka, des expressions artistiques issues de l'esclavage colonial

Inscrits respectivement sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité en 2009 et en 2014, maloya réunionnais et gwoka guadeloupéen sont des formes d'expression artistique issues de l'esclavage associant musique, chant et danse. Les pages dédiées du site de l'UNESCO proposent vidéos et photographies permettant une approche sensible de ce patrimoine. Leur étude permet d'introduire auprès des élèves la notion de patrimoine immatériel, mais aussi de comprendre que ce patrimoine est vivant, et évolue avec les générations auxquelles il est transmis.

Pour aller plus loin :

– www.portail-reunion.fr, portail numérique du musée de Villele à La Réunion consacre une rubrique détaillée et richement illustrée aux héritages musicaux issus de l'esclavage dans l'océan Indien.

– Benjamin Lagarde, « Un monument musical à la mémoire des ancêtres esclaves : le maloya (île de la Réunion) », [Conserveries mémorielles \[En ligne\]. #3 | 2007, mis en ligne le 21 novembre 2009.](#)

Le maloya réunionnais

« Le maloya est à la fois une forme de musique, un chant et une danse propres à l'île de la Réunion. Métissé dès l'origine, le maloya a été créé par les esclaves d'origine malgache et africaine dans les plantations sucrières, avant de s'étendre à toute la population de l'île. Jadis dialogue entre un soliste et un chœur accompagné de percussions, le maloya prend aujourd'hui des formes de plus en plus variées, au niveau des textes comme des instruments (introduction de djembés, synthétiseurs, batterie etc.). Chanté et dansé sur scène par des artistes professionnels ou semi-professionnels, il se métisse avec le rock, le reggae ou le jazz, et inspire la poésie et le slam. Autrefois dédié au culte des ancêtres dans un cadre rituel, le maloya est devenu peu à peu un chant de plaintes et de revendication pour les esclaves et, depuis une trentaine d'années, une musique représentative de l'identité réunionnaise. Toutes les manifestations culturelles, politiques et sociales sur l'île sont accompagnées par le maloya, transformé de ce fait en vecteur de revendications politiques. »

Source : [site de l'Unesco](#)

Le gwoka guadeloupéen

« Le gwoka est pratiqué par tous les groupes ethniques et religieux de la société guadeloupéenne. Il combine le chant responsorial en créole guadeloupéen, les rythmes joués aux tambours ka et la danse. Dans sa forme traditionnelle, le gwoka associe ces trois domaines d'expression en valorisant les qualités individuelles d'improvisation. Les participants et le public forment un cercle dans lequel les danseurs et le soliste entrent à tour de rôle, en faisant face aux tambours. Le public frappe des mains et chante le refrain imposé par le soliste. Plusieurs milliers de personnes pratiquent régulièrement le gwoka lors de soirées populaires de gwoka en plein air, où le cercle fonctionne comme un lieu de valorisation des talents individuels. La pratique et le savoir-faire liés à la fabrication des tambours ka se transmettent de façon informelle, dans le cercle familial et amical, mais aussi de plus en plus dans des ateliers formels et des écoles de danse et de musique traditionnelles. Le gwoka est l'un des éléments les plus emblématiques de la société guadeloupéenne et ses expressions contemporaines explorent de nouvelles pistes musicales, chorégraphiques ou chantées. Il accompagne les temps forts de la vie quotidienne ainsi que les manifestations festives, culturelles et profanes. Il accompagne également des mouvements de revendications sociales et politiques. Il renforce l'identité et procure un sentiment de valorisation collective et de fierté individuelle, en portant des valeurs de convivialité, de résistance et de dignité »

Source : [site de l'Unesco](#)

5. Un cimetière d'esclaves — Quand les morts nous racontent la vie d'esclave

Si l'archéologie de l'esclavage est une archéologie de l'absence (Françoise Vergès), c'est encore plus vrai de l'archéologie funéraire de la période coloniale. C'est une discipline encore récente, particulièrement dans l'aire antillaise, qui alimente notamment la connaissance des conditions de vie des esclaves, par les fouilles des cimetières d'esclaves. Mais elle est aussi sensible, soulevant des enjeux mémoriels importants, du fait même de son objet.

Une ségrégation jusque dans la mort

La société coloniale était fortement hiérarchisée et cette caractéristique se retrouve dans l'inhumation : chaque composante de la population avait son cimetière propre. Cette ségrégation était d'ailleurs imposée théoriquement par l'article 14 du Code noir de 1685, pour les esclaves baptisés. Les planteurs étaient le plus souvent inhumés dans « le cimetière du maître » au sein de l'habitation, et la population servile était inhumée dans des « cimetières des nègres ». Ces derniers sont cependant peu documentés. Dans certains cas, les archives confirment la présence d'un tel cimetière dans la zone concernée. Dans beaucoup d'autres, c'est l'étude des ossements ou la présence de détails qui sont les « marqueurs » de la servitude.

Que nous apprennent les ossements sur la vie des esclaves ?

La vie en esclavage était courte (pas plus de dix années en moyenne *pour les bossales*) ce qui se conçoit concernant une population mal nourrie, mal logée, mal vêtue, maltraitée et soumise à un labeur épuisant. L'archéologie elle, peut en apporter les preuves : la dureté des conditions d'existence est confirmée et affinée par l'analyse des ossements, de corps jeunes en majorité (moins de 30 ans).

Les spécialistes peuvent y lire les souffrances endurées :

- l'usage intensif de toutes les articulations, ou la présence d'arthrose (que l'on constate habituellement chez des sujets âgés) indiquent une mobilisation physique exceptionnelle, signe probable de leur exploitation au travail ;
- la malnutrition peut se déduire des pathologies dentaires : les nombreuses bouches ravagées (édentation, caries, abcès) sont probablement liées à la consommation directe de canne à sucre qui formait un complément alimentaire venant couper la faim ;
- les corps affaiblis par une alimentation carencée et des travaux éreintants étaient particulièrement sensibles aux maladies infectieuses, comme la tuberculose.

Que nous apprend la fouille du cimetière de l'Anse Bellay en Martinique ?

À l'Anse Bellay, située dans la partie sud de la baie de Fort-de-France, ont été fortuitement découverts par un randonneur des ossements humains mis au jour par l'érosion marine, entraînant l'intervention des archéologues.

Ceux-ci ont mis au jour une soixantaine de sépultures : des individus (adultes, jeunes et âgés, des deux sexes, des adolescents et un jeune enfant) inhumés sur le dos, chacun dans une fosse, les membres inférieurs en extension : cette position des corps est le reflet de pratiques funéraires catholiques, communes à l'époque coloniale. En effet, la colonisation française fut fortement encadrée par les religieux catholiques, qui imposèrent en particulier l'inhumation des défunts esclaves baptisés selon les rites funéraires propres à leur religion. L'espace d'inhumation devait censément être consacré, et la cérémonie se déroulait sous l'autorité d'un prêtre (mais des sources écrites indiquent bien souvent des entorses à cette règle). Les esclaves étaient donc enterrés comme les hommes libres.

Des incisives supérieures taillées en pointe y ont été découvertes : cette modification est réalisée en général à la fin de l'adolescence dans le cadre d'un rite de passage à l'âge adulte. Elle indique l'origine africaine des sujets porteurs ; en effet, cette pratique était abandonnée dans le monde créole. La présence de ces dents taillées est un argument pour confirmer qu'il s'agissait d'un cimetière d'esclaves.

Piste pédagogique : comment étaient représentés les esclaves au travail ?

La représentation de l'esclave ou de scènes d'esclavage fut un thème régulièrement utilisé par de nombreux artistes et artisans dans la fabrication des objets de la vie quotidienne les plus anodins. Des esclaves au travail dans les champs de canne à sucre ou charriant le sucre vers les navires en partance pour l'Europe ornèrent tabatières, pendules et autres bibelots.

Document 1 : une paire de sucriers en argent

Musée du Louvre,
département des objets d'arts.
INV. OA 11749-11750



© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Daniel Arnaude

Auteur

maître parisien non identifié

Techniques/Matériaux

argent fondu et ciselé

Dimensions sucrier à figure d'homme

H. 28,5 cm

L. (base) 11 cm

Poids 1,556 kg

Dimensions sucrier à figure de femme

H. 28,2 cm

L. (base) 11 cm

Poids 1,546 kg

Date de l'œuvre

1730

Initiation à une démarche d'histoire des arts

En quoi le thème et son traitement révèlent une vision colonisatrice du monde, déshumanisant les esclaves ?

> Faire remarquer les dimensions et le matériau pour en déduire la fonction (d'usage et/ou décorative). L'iconographie de ces objets est ici en rapport avec leur fonction

> Observer les postures et les corps : quelle impression renvoient les esclaves au travail ? Posture courbée, air résigné mais la vigueur physique est soulignée (musculature)

> Observer la tenue, les parures, les ornements, les coiffures : semblent-elles réalistes en regard de la tâche qui est effectuée par les esclaves ? Par ailleurs, l'homme a un carquois avec des flèches et la femme une petite besace (les images en détail sous des angles variés sont disponibles sur le site [«images d'art» de la RMN](#), au mépris de tout réalisme, reflet du goût de cette époque pour les personnages et les objets exotiques. Le noir est donc exotisé, objectifié, et sa condition est euphémisée.

Document 2 : scène de cueillette de la canne à sucre

© Musée d'Aquitaine photo J.M. Arnaud

Lieu de conservation

Musée d'Aquitaine, Bordeaux

Domaine

Gravure

Désignation

Scène de cueillette de la canne à sucre / N° inventaire : 2003.4.105

Création

Anonyme [M.]

Datation

Vers 1830-1840

Dimensions

Gravure : Hauteur : 14,2 cm ; Largeur : 19,3 cm

Feuille : Hauteur : 24,8 cm ; Largeur : 28,7 cm

Matière et technique

Lavis de sépia

> On peut s'appuyer sur cette gravure comme point de comparaison avec les sucriers : ici, la représentation est plus réaliste, notamment concernant les vêtements, l'absence d'ornements et de coiffures. Par ailleurs, plusieurs étapes du travail de la récolte de canne à sucre sont représentées, qui montrent la pénibilité du travail (dos courbés, genoux pliés) en écho aux constatations des archéologues sur l'arthrose liée à une mobilisation physique intensive.

6. Le secret de la montagne — Le marronnage

De très nombreux et divers écrits expriment la peur constante des maîtres face aux formes que prirent les résistances des esclaves contre l'ordre esclavagiste. Les violences physiques et psychologiques dont usèrent négriers, propriétaires d'esclaves et administrateurs pour prévenir et réprimer les révoltes individuelles ou collectives, et toutes les formes de résistance, montrent que les luttes des esclaves ne furent pas à la marge du système esclavagiste colonial, mais ont contribué à le miner pendant quatre siècles.

Quelles étaient les modalités de résistance des esclaves à leur condition ?

Survivre aux arrachements, aux violences, aux rythmes du travail imposé constituait la trame incessante de la résistance des esclaves. Les révoltes en furent la forme la plus visible. Elles commencèrent dès l'embarquement et se prolongèrent dans un nouvel environnement après la traversée : refuser de s'alimenter, se mutiler, se suicider, provoquer un avortement, ralentir ou saboter le travail, voler de la nourriture, frapper ou insulter le commandeur, tenter d'empoisonner le bétail ou les maîtres, incendier les champs de cannes, s'enfuir, en furent autant de modalités violentes, échos de la violence subie. La fuite ou marronnage fut un puissant mode de résistance que les esclaves adoptèrent très tôt, inséparable de l'esclavage. Il fut un état de fait dès les premiers temps de la colonisation.

Quelles étaient les formes du marronnage ?

En « partant marron » (terme probablement issu de l'espagnol *cimarron*, sauvage), les esclaves faisaient preuve d'une insoumission d'inégale gravité. Dans tous les cas, ces départs étaient le plus souvent affaire individuelle et masculine, quel que soit l'âge.

– Le petit marronnage désignait une fuite momentanée. Le marron demeurait souvent à proximité de l'habitation et survivait en maraudant ou en bénéficiant de la complicité de connaissances.

Ce marronnage concernait presque toutes les plantations et touchait surtout les « esclaves de jardin ». Malgré la perte de main d'œuvre, les maîtres s'en accommodaient, et le plus souvent l'assimilaient à du vagabondage, le signalant rarement aux autorités.

– Le grand marronnage revêtait la forme d'une évasion durable, voire définitive que les planteurs craignaient bien davantage, les associant à la constitution de bandes organisées qui perturbaient l'ordre esclavagiste, en montrant notamment ce mauvais exemple aux esclaves.

– Réfugiés dans les lieux difficile d'accès, les fugitifs pouvaient se regrouper pour vivre de troc et de chapardage ou se constituer en bandes vivant du pillage des plantations.

– Revenus d'eux-mêmes ou bien repris, les « nègres marrons » étaient soumis à la justice du roi ou à celle du maître. La nature de la punition dépendait de la durée du marronnage, d'une récidive éventuelle, de la gravité des exactions commises, des conditions de la réintégration, ou du bon vouloir des magistrats ou des propriétaires. Les châtiments allaient des coups de fouet aux mutilations, jusqu'à la peine de mort.

– Sur le plateau des Guyanes (Suriname et Guyane française), comme au Brésil et en Jamaïque, de véritables sociétés se constituèrent de façon durable et obligèrent le pouvoir colonial à composer avec leurs chefs par des traités. C'est l'origine des communautés bushinengê des Guyanes.

Que nous apprend le site du cirque de Cilaos ?

Dans l'île Bourbon (aujourd'hui La Réunion), le centre inhabité et accidenté de l'île servit régulièrement de refuge aux marrons. Le relief de l'île leur offrait en effet un terrain propice pour échapper à leurs maîtres. Dans une petite vallée, quasiment inaccessible, du cirque de Cilaos, on a ainsi trouvé et fouillé les restes de deux abris aménagés qui ont révélé la présence de foyers, associés à de nombreux restes animaux consommés (oiseaux surtout), témoignant de leur utilisation. Occupé au début du XIX^e siècle, ce refuge secret servait aussi de halte de chasse ; une parfaite connaissance de l'île permettait aux marrons d'échapper à la traque incessante des « chasseurs de nègres » en vivant de chasse et de cueillette.

Aujourd'hui, l'empreinte du marronnage se lit dans les toponymes, et les légendes en portent la mémoire : les noms des trois cirques de La Réunion seraient liés à des marrons. Parmi eux, le cirque de Cilaos aurait été la capitale du grand chef marron Baal, un des chefs marrons les plus populaires de La Réunion.

Piste pédagogique : la mémoire vivante du marronnage à La Réunion

Document : Le conte de grand-mère Kalle

Le fénoir (fénoir = nuit) était tombé sur la petite case en paille au milieu de la forêt. Rosanelle était déjà dans son lit en train de s'endormir quand elle entendit : « Tout, tout ». Le cri s'arrêta... puis reprit : elle avait un peu peur... mais comme la porte était bien fermée, elle était rassurée.

Le cri cessa, et Rosanelle s'endormit. Le lendemain, elle raconta à sa mère ce qui s'était passé :

— « Seigneur Jésus, c'était grand-mère Kalle !

— C'est qui grand-mère Kalle ?

— C'est une vieille histoire... Quand j'étais petite, ma maman, ta grand-mère, me disait toujours : si tu n'es pas sage, la grand-mère Kalle va venir te chercher !

— Raconte-moi son histoire Maman !

— Et bien, cela s'est passé au temps des esclaves. Il y avait une grande plantation, possédée par une vieille et méchante femme. Au lieu de bien les traiter, elle les punissait pour rien, les fouettait et les forçait à travailler à la limite de leurs forces. Ils faisaient pitié à voir, car ils étaient bien malheureux.

Un jour, arriva chez elle un esclave différent des autres. C'était un esclave venu de Gorée sur la côte ouest de l'Afrique. Il était grand, fort et intelligent. Elle l'avait acheté pour en faire un commandeur, comme ça, il materait les plus fortes têtes. Mafate, c'était son nom, celui-ci vit comment elle traitait les esclaves et ne put le supporter.

Alors, un soir, il s'en alla marron dans la forêt. Il marcha plusieurs jours et plusieurs nuits. Enfin, il arriva à une grande vallée où coulait une rivière. Il l'avait remontée, glissant maintes fois sur les galets. De grandes montagnes la surplombaient, des tamarins centenaires offraient leurs ombrages protecteurs, la rivière débordait de crevettes, de camarons et de poissons. De grands arbres se penchaient et offraient leurs fruits. Quand il vit ceci, il se dit : « C'est un endroit merveilleux ! Comme ce serait bon d'y vivre, les esclaves de la grand-mère Kalle seraient heureux ici ! » Alors, un soir, il retourna à la propriété et invita tous les esclaves à un grand Kabar et leur raconta ce qu'il avait vu. Ils firent ensemble un plan et décidèrent de s'évader après avoir mis le feu à l'habitation pour détourner l'attention. Malheureusement, un des esclaves était un macrotin. Il alla raconter toute l'histoire à la grand-mère Kalle.

Le lendemain, les esclaves eurent la douloureuse surprise d'être entourés par les propriétaires voisins armés jusqu'aux dents. Mafate réussit à s'échapper, mais au moins dix esclaves périrent dans l'opération. Alors Mafate se mit en colère. Il connaissait les plantes, il cueillit des herbes et en fit une mixture pour la faire boire à grand-mère Kalle. Ce fut une de ses esclaves qui lui servit.

Aussitôt dans un cri de douleur, la vieille femme se transforma en un grand oiseau couleur de nuit qui s'enfuit vers la forêt en hurlant quot « Tout ! Tout ! ». C'est ainsi qu'elle eut pour punition de venir prévenir les familles qu'un malheur allait s'abattre sur elles.

Ses esclaves s'enfuirent dans le cirque désormais appelé le cirque de Mafate. Ils vécurent là, libres et heureux pendant de longues années sous la conduite de Mafate qui était également leur chef. »

<https://www.education-et-numerique.org>

Ce conte peut faire l'objet d'une étude interdisciplinaire avec le cours de français.

Un questionnaire en ligne est disponible à cette adresse :

<https://www.education-et-numerique.org/legende-de-grand-mere-kalle>

7. Un quai peut en cacher un autre / 8. Les esclaves de New York — La mémoire enfouie de l'esclavage

L'archéologie permet de faire resurgir des pans d'une histoire enfouie, occultée, ou délibérément effacée. À Rio comme à New-York, des travaux d'aménagement urbains ont révélé des sites historiques liés à l'esclavage, qui ont été fouillés, puis qui sont devenus des lieux de mémoire, sous la pression d'associations qui se sont mobilisées afin que la mémoire de l'esclavage reste inscrite dans la chair même de la ville.

Quelle est l'histoire du quai du Valongo ?

Le Brésil fut un des plus grands pays esclavagistes du monde ; Rio de Janeiro fut au XIX^e siècle la plus grande ville esclavagiste des Amériques, et le quai de Valongo – construit en 1811 – fut la principale porte d'entrée des esclaves au Brésil. Tout le quartier du quai de Valongo vivait en fonction de ce commerce : on y trouvait des fabricants et marchands de chaînes et de colliers, et non loin, le cimetière d'esclaves. Le marché aux esclaves se situait sur la place face au quai. Un second quai en pierres rectangulaires et régulières, dit quai de l'Impératrice, fut construit par-dessus le quai des esclaves en 1843 pour accueillir la princesse napolitaine Tereza Cristina de Bourbon, future épouse de l'empereur Don Pedro II. En janvier 2011 lors d'une opération d'urbanisme (en vue des JO de 2016) furent mis au jour les premiers vestiges du quai des esclaves de Valongo. Après une rapide campagne de fouilles archéologiques puis un aménagement sommaire du site, celui-ci fut ouvert au public en juillet 2012.

Quelle est l'histoire du cimetière des esclaves de New-York ?

En 1991, lors des travaux de construction d'un gratte-ciel à Manhattan fut découvert l'ancien cimetière aux esclaves de la ville (le *African Burial Ground*), utilisé de 1697 à 1792, où plus de 15 000 personnes d'origine africaine furent enterrées à la suite d'un décret excluant les Africains des cimetières de la ville (cette zone se situait alors au-delà de la limite nord de la ville). À la suite de cette découverte, la mobilisation de la communauté afro-américaine a entraîné une vaste opération archéologique et mémorielle, et les restes de 419 individus ont pu être étudiés. Cette découverte a mis en avant le passé esclavagiste méconnu de la ville – symbole de liberté – où les esclaves étaient comme ailleurs victimes d'exclusion sociale et de ségrégation.

Une reconnaissance du passé de l'esclavage dans l'espace public

L'État brésilien n'a mis en place que très peu de monuments et de musées publics relatifs à l'esclavage. Aujourd'hui, ce lieu de mémoire contient les seuls vestiges du débarquement des esclaves en Amérique. C'est à ce titre qu'il a été classé au patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco en 2017. Cette demande a été notamment initiée par des associations souhaitant une reconnaissance et une visibilité de cette page sombre de l'histoire brésilienne qui en avait été délibérément effacée (cf. doc.1). Ces vestiges physiques sont très symboliques pour l'importante population brésilienne d'origine africaine et plus largement les Africains-Américains. Cette dimension mémorielle est soulignée par la création de rituels religieux dès l'ouverture du site, tel celui du nettoyage annuel du quai (*lavagem*, rite afro-brésilien de purification, nettoyage rituel avec de l'eau consacrée) destiné à rendre la paix aux esprits des Africains débarqués et pour certains morts ici. Désormais, l'importance du quai est transnationale, et il est peu à peu perçu comme un des plus grands symboles de la traite négrière en dehors de l'Afrique.

À New-York, les descendants de la communauté africaine ont été très actifs dans le projet de sauvegarde du site ; cet investissement a abouti en 2003 à la réinhumation des restes des corps, puis en 2006 à l'acquisition du statut de monument national américain. En 2007, l'*African Burial Ground National Monument* fut inauguré, et la ville a officiellement rebaptisé *Elk Street en African Burial Ground Way*. Ainsi, ce projet de recherches archéologiques a permis de mettre au jour une histoire dont la mémoire a été longtemps obliérée et de faire reconnaître officiellement son importance.

—

Piste pédagogique : comment l'archéologie révèle un passé occulté ?

Document : « Un antidote contre ces oublis délibérés »

Tania Andrade Lima est docteur en sciences, professeure au département d'anthropologie du Musée national de l'université fédérale de Rio de Janeiro, au Brésil. Elle conduit des fouilles sur le quai du Valongo, qui a servi de débarcadère pour 500 000 esclaves au début du XIX^e siècle.

Quelle est l'histoire du quai du Valongo ?

« À la fin du XVIII^e siècle, le débarquement des esclaves sur la place principale de Rio, face au palais impérial, était un spectacle dégradant qui incommodait la noblesse. On ordonna donc le transfert du commerce des esclaves vers une région périphérique, à l'époque, le Valongo. (...) En 1811 fut finalement construit un quai exclusivement réservé au débarquement des Africains, appelé quai du Valongo, qui a été utilisé durant trois décennies.

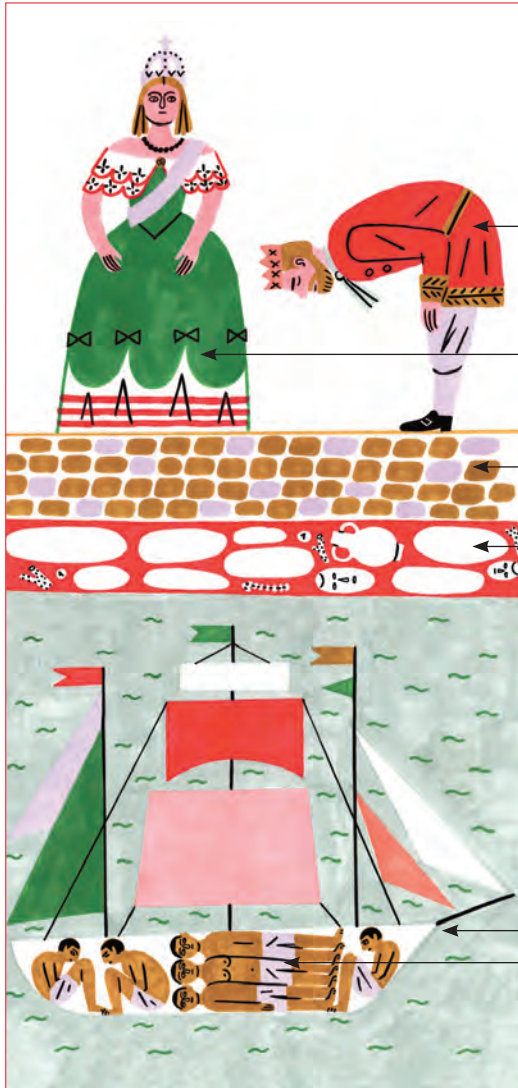
En 1843, avec l'arrivée imminente de la princesse des Deux-Siciles pour son mariage avec le futur empereur du Brésil, il fut nécessaire de préparer un lieu digne de l'accueillir. Ce fut précisément le Valongo, qui fut recouvert et réaménagé pour recevoir la princesse.

Le quai du Valongo devint quai de l'Impératrice et la rue du Valongo, où les esclaves étaient vendus, rue de l'Impératrice, effaçant définitivement de ce lieu la mémoire de l'esclavage. (...) l'archéologie historique que nous pratiquons aspire à être un antidote contre ces oublis délibérés. Pour cette raison, précisément deux cents ans après, en 2011, nous avons fait ressurgir le Valongo. »

Propos recueillis par Benoît Hopquin, *Le Monde*, 5 mai 2012

- > Identifier le document : quotidien, presse écrite, interview, récent
- > Évaluer la fiabilité de l'information : identifier le journal, identifier la personne interviewée
- > Comprendre le document et en extraire des informations :
 - Chercher la définition des mots soulignés
 - « Le débarquement des esclaves sur la place principale de Rio » : quel mot reconnaît-on dans le verbe « débarquer » ? Comment les esclaves arrivaient-ils à Rio ? D'où venaient-ils ?
 - Le quai de Valongo « a été utilisé durant trois décennies » : c'est-à-dire combien d'années ?
 - Pourquoi ce quai a-t-il été construit ?
 - Comment et quand a-t-il disparu ?
 - Comment et quand est-t-il réapparu ?
 - Qu'est-ce qu'un antidote ? Qui est l'antidote à quoi ici ?
- > Restitution : la légende de l'illustration (page suivante) peut être complétée de bas en haut à l'aide des informations contenues dans cet article. L'illustration complétée – éventuellement en direct si le document est projeté – peut servir de support au récit explicatif par un élève, ou groupe d'élèves, ayant travaillé sur le document.

Un quai peut en cacher un autre



© Amélie Fontaine



© João Maurício Bragança, octobre 2014